

pos. Tu ne te rends pas à ton atelier?

—Non. Pas ce matin tout au moins. Frénard m'a débauché. Nous allons de compagnie faire un tour au Bois.

—Va, mon enfant. Frénard a eu une bonne inspiration. Travailler sans trêve, comme tu le fais, ne vaut rien pour la santé. Souvent déjà je t'ai grondé. Tu ne prends pas assez de distractions.

Le marquis de Vaucreuse s'était avancé vers l'ami de son fils. Ils échangèrent un vigoureux shake-hand.

Cinq minutes plus tard, Maurice et Pierre Frénard, montés sur deux alezans superbes quittaient l'hôtel de l'avenue d'Iéna et, botte à botte, ayant traversé la place de l'Etoile, ils prenaient la direction du Bois de Boulogne.

Penché sur l'encolure de son cheval qu'il flattait de la main, distraitement, Maurice de Vaucreuse écoutait parler son compagnon. Celui-ci disait:

—Moi, vois-tu, je suis de l'avis de ton père. Tu vis trop en sauvage dans ton atelier d'Auteuil. Le marquis m'honore de son amitié. Il me fait parfois des confidences... qu'il n'oserait pas faire à toi-même. Tu l'aimes beaucoup ton père, n'est-ce pas? Eh bien, il n'est pas heureux. Et cela par ta faute. Sa grande joie avant de disparaître—car tu sais que, atteint d'une grave maladie de coeur, il vit avec auprès de lui constamment le fantôme de la mort—sa grande joie, dis-je, serait de te voir marier, fonder comme tout le monde une famille. C'est le rêve, l'unique rêve de tous les vieillards d'avoir des petits-enfants dont ils emportent, en fermant les paupières à jamais la chère image dans l'éternité.

Tandis que parlait son ami, le front de Maurice s'était assombri et ses yeux reflétaient une souffrance visible.

D'une voix sourde il prononça:

—Tais-toi... C'est affreux ce que tu dis... Mon père mourir... Mais tu ignores donc l'étendue de mon affection pour lui... Pour que tu l'exprimes de la sorte, il faut qu'il t'ait chargé de le faire... Me marier? Oui, j'y ai songé déjà. Mais je n'ai pas encore trouvé celle à qui je voudrais donner mon nom. L'on ne commande pas à son coeur. Or, je ne ferai jamais qu'un mariage d'amour. Toute autre union me serait odieuse. Songe donc quel supplice ce doit être de vivre auprès d'une femme qu'on n'aime pas totalement. Et quel autre supplice encore, plus épouvantable, lorsqu'on la rencontre—trop tard, hélas! —celle qui est née pour vous et qu'on n'a pas attendue...

—Non, non, répéta Maurice avec une énergie farouche, je ne veux pas me marier avant que d'être sûr de moi-même, sûr d'aimer pour la vie la femme que mon choix fera mienne.

Pierre Frénard ne répondit pas.

Faisant prendre le trot à leur monture ils s'enfoncèrent dans le bois.

Le temps était merveilleux. Dans les arbres les oiseaux chantaient éperdument le retour du printemps. Un parfum doux, grisant flottait dans l'air. Tout à coup, au détour d'une allée apparut, devant les deux amis, une amazone suivie par un domestique monté sur un cheval bai.

Elle avait dix-huit ans peut-être. Du moins ce fut l'âge que Maurice lui donna. Un costume de drap foncé moulait ses formes impeccables. Blonde, d'un blond doré, que ne peuvent imiter les plus savantes teintures, elle semblait, avec ses yeux superbes, fendus en amandes, ses traits si purs, une de ces créatures divines enfantées par l'imagination des artistes et des poètes.

Maurice éprouva une commotion, un choc soudain au coeur, le choc qu'on